



MARCHÉ DE L'ART

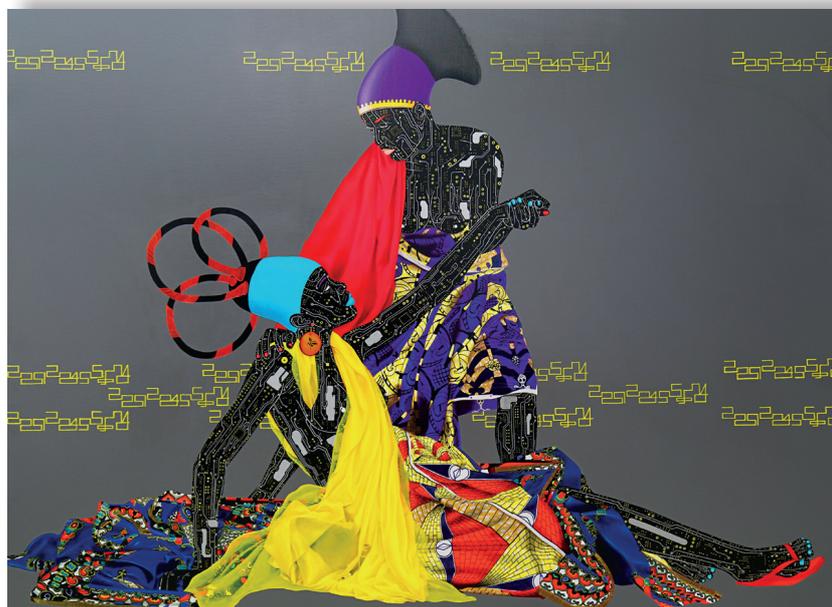
Rush sur l'art africain contemporain

Le regard porté aujourd'hui sur l'art africain contemporain pourrait être comparé à ce qui s'est passé en Italie pendant la Renaissance, voire à Wall Street dans les années 80 pour la finance. Sous un angle économique, une œuvre de l'artiste afro-américain Kerry James Marschall a été adjugée l'année passée à New York pour... 21 M\$. Retour sur un marché à double vitesse devenu le nouveau terrain de chasse des collectionneurs.

Delphine Couturier-Brochand, Fin'Art Consulting - Gestion de patrimoine artistique

L'art africain est essentiellement appréhendé sous le prisme de l'art « traditionnel » jusque dans les années 80. Jusque-là, l'art africain était surtout connu pour ses pièces dites « traditionnelles » (masques et toute sorte d'objets rituels). Des œuvres dotées d'un pouvoir singulier (aussi dit « chargées », parce que connectées avec « les esprits ») car réalisées en vue de cérémonies rituelles au sein desquelles elles étaient exclusivement portées. Ces œuvres ont une portée donc bien différente des œuvres créées en Occident. Le seul rapprochement pouvant être fait serait avec les vitraux d'église réalisés au Moyen-Age dont le but était aussi d'impressionner le « fidèle » tout en lui racontant la bible puisque le peuple était illettré. De fait, ces œuvres « traditionnelles » africaines perdent de leur « substance » dès lors qu'elles se retrouvent à destination d'un intérieur occidental placé comme objet décoratif (il faut imaginer les masques portés par des humains perchés sur des échasses, en pleine nuit, au milieu d'une tribu rassemblée autour du feu avec le chaman !).

Par ailleurs, les artistes cubistes ont largement participé à faire découvrir l'art africain « traditionnel » dont ils se sont profondément inspirés (par exemple, les visages des célèbres *Demoiselles d'Avignon* de Picasso sont tous représentés par des masques africains). Ces derniers possédaient d'ailleurs d'impressionnantes collections d'art africain « traditionnel » et cela fut repris par d'autres par la suite, comme avec le nouveau réalisme, Arman en particulier dans les années 60. Des collectionneurs particuliers ont aussi constitué d'incroyables collections de cette spécialité (comme la collection *Vérité* en France), tout comme les plus



Eddy Kamuanga Ilunga (Congo), *Entre nous*, 2015, acrylique et huile sur toile, Courtesy Collection Gervanne et Matthias Leridon.

grandes institutions publiques du monde entier. L'art africain était donc presque toujours appréhendé sous le prisme de ses objets rituels. Jusqu'à ce qu'en 1989, date à laquelle l'exposition *Magicien de la Terre* présentait au public un art contemporain non occidental (avec un commissariat confié à Jean-Hubert Martin).

1989, les « Magiciens de la Terre »

C'est en 1989 que l'on entendit parler pour la première fois d'art contemporain africain (au sens « institutionnel » du terme), avec la désormais légendaire exposition *Magiciens de la terre* qui se tenait simultanément au Centre Pompidou et à la halle de la Villette. Cette exposition avait beaucoup surpris (que ce soit les particuliers, les musées, le marché de l'art) car, à

l'époque, l'art contemporain se limitait aux frontières de l'Europe et de l'Amérique du Nord (d'où l'absence aussi à cette période d'art asiatique contemporain mais aussi des pays arabes et d'Amérique du Sud). Cette exposition avait été réalisée grâce à de longues missions sur les cinq continents avec la ligne directrice suivante : 100 artistes dont 50 de pays occidentalisés et 50 de pays non occidentalisés. En Afrique, il s'agissait de trouver des œuvres d'artistes qui avaient résisté au post-colonialisme en restant fortement empreints de leur cultures ancestrales et curieux de l'ouverture planétaire émergente... C'est la raison pour laquelle les écoles d'art avaient été écartées car trop sous influence coloniale. Les « défricheurs » ont dû se rendre dans les milieux ruraux

pour trouver leurs artistes. Il fallait des artistes subversifs (à la différence de la Chine où les écoles d'art étaient des lieux de subversion). Ce refus d'exposer des artistes trop « occidentalisés » eut un effet heureux : furieux de ne pas avoir été retenus, ces derniers ont commencé à créer des biennales d'art contemporain africain sur leur territoire. Tout cela à l'aube de ce qui n'avait pas encore été nommé la... mondialisation. Vaste programme !

“

Les artistes présentés lors de l'exposition *Magiciens de la terre* sont devenus des « trophées »

Cette exposition brisait alors un double tabou : penser que l'art contemporain n'existait qu'en Occident et qu'il était impossible de montrer deux œuvres de culture différente côte à côte. Quand on pense que c'est tout l'inverse aujourd'hui puisque l'éclectisme règne en maître... De même, cela permit une révision de l'histoire de l'art dans le contexte colonial. Les artistes présentés lors de *Magiciens de la terre*, hier marginalisés géographiquement et culturellement, sont devenus des « trophées » recherchés par les collectionneurs. Ils se nomment Malick Sidibé, Chéri Samba, Pascale Marthine Tayou, Barthélemy Toguo, Bodys Isek Kingelez, Seydou Keita.

André Magnin, spécialiste de l'art contemporain africain, a joué un rôle capital dans la sélection et la présentation de la création africaine pour cette exposition. C'est d'ailleurs en visitant cette exposition que Jean Pigozzi, héritier à la réputation de dandy, va débiter une collection d'art africain qui deviendra l'une des plus importantes au monde avec celle de Gervanne et Matthias Leridon. C'est justement André Magnin que Jean Pigozzi va solliciter pour l'aider à réaliser son rêve. Pendant 25 ans, André Magnin va alors sillonner toute l'Afrique, sans portable, ni fax ni internet, à la recherche d'artistes qui sont devenus des « stars » aujourd'hui. Une spécialité « défrichée » à une période où



Aboudia (Côte d'Ivoire), sans titre, 2015, pastel, estimé 12 000 € adjugé chez Piasa 19500 € le 14 novembre dernier

tous les regards ne juraient que par l'art impressionniste et moderne.

1-54 art fair, la foire de référence

Cette foire réputée qui se tenait à Londres en octobre 2018 pour sa 6^e édition a plus que doublé le nombre d'exposants, emplissant largement la prestigieuse Somerset House. C'est lors des foires Frieze (art contemporain) et Frieze Masters (art ancien et moderne) à Londres, que Touria El Glaoui eut l'ingénieuse idée d'installer en 2013 une « art fair » dédiée à l'art contemporain africain (« 1-54 » comme les 54 pays composant le continent africain). Ces artistes n'ont rien à envier à leurs cousins occidentaux, américains ou asiatiques ; ils ont aussi émergé à la faveur d'une forte demande pour explorer de nouveaux marchés. L'objectif étant de « désennuyer » le public afin de le maintenir actif pour acheter. Et ça marche ! En effet, Thami El Glaoui déclarait en octobre dernier au *Journal des Arts* : « Certains artistes ont vu leur cote augmenter de 70 à 80 % depuis qu'ils ont commencé à montrer leurs œuvres à la foire, jusqu'à 150 % pour certains ; ils commencent à avoir les prix et la visibilité qu'ils méritent depuis longtemps ».

Si l'engouement des artistes africains n'est plus à démontrer au sein du paysage contemporain, il faut peut-être nuancer ces progressions de cotes : l'augmentation de la valorisation s'opère-t-elle dans le cadre des ventes privées ou des ventes aux enchères ? Rappelons que les cotes officielles relèvent des enchères (seul lieu public où s'affrontent un acheteur et un vendeur) à différencier des ventes privées où le galeriste (marchand) décide seul (en accord de l'artiste) de l'augmentation des prix, d'une année sur l'autre. A noter qu'il nécessite un peu de temps pour un artiste qui souhaite accéder au second marché (les enchères). L'artiste passe nécessairement par la case « galerie » qui se charge de sa promotion. Cette dernière se charge de le lancer dans le « feu des enchères » lorsque la demande est « mûre » pour récolter une bataille d'enchères et espérer l'envolée des prix. Sans parler des enchères « artificielles » poussées par les galeries elles-mêmes (quitte à être l'adjudicateur final) afin de pouvoir justifier un prix similaire présenté sur leurs cymaises. Aujourd'hui, il est indiscutable que l'art africain contemporain a atteint une maturité. Il vous reste à la découvrir !

>>>

>>>

« Il n'est plus possible de passer à côté de l'art africain contemporain »



Gervanne et Matthias Leridon
Créateurs du fonds de dotation African Artists for Development

Amoureux inconditionnels de l'Afrique et collectionneurs d'art africain contemporain, Gervanne et Matthias Leridon ont créé en 2009 le fonds de dotation African Artists for Development (www.aad-fund.org). Ce fonds a pour objectif de soutenir des initiatives de développement sur le continent africain en y intégrant des projets artistiques contemporains.

Pourquoi une telle communion avec le continent africain ? En quoi l'Afrique serait le continent du futur ?

D'abord, il y a ma passion pour l'Afrique. Une passion qui vient du cœur. Depuis mon adolescence et mon premier pas sur cette terre, j'ai toujours été convaincu que l'Afrique serait le continent du futur, même si cela relevait plus à l'époque d'une intuition. Si mes proches ont longtemps pensé que ma passion m'aveuglait, je dois dire que mon intuition est aujourd'hui davantage partagée ! Cette intuition, devenue depuis forte conviction, s'appuie sur trois réalités africaines qui se conjuguent pour ce siècle. Tout d'abord, une très forte culture liée aux racines africaines de l'humanité (c'est en Afrique que le plus ancien être humain a été retrouvé). On ne peut imaginer que l'avenir de l'humanité soit détaché de ses racines.

Ensuite, il y a une conscience très ancrée au fond de chaque africain : la vie est toujours plus forte que la mort. Et cela malgré les événements dramatiques que le continent a pu connaître (génocide, guerres civiles, pauvreté). Tout va très vite en Afrique et aucun des modèles que nous avons connu dans les pays occidentaux ne peut s'appliquer. Personne n'aurait par exemple imaginé il y a 15 ans, que l'Afrique serait le premier continent « *digital native* ». Les Africains sont passés du « zéro téléphone » au « tout digital » en moins d'une génération... L'Afrique sera également demain le continent non pas de la transition énergétique mais le continent le plus « *green* » de la planète, celui qui sera en avance d'une énergie ! Car, là aussi, les Africains ne seront pas obligés de composer avec un paysage énergétique du passé composé de centrales nucléaires, au charbon ou pétrolières, puisqu'ils auront l'hydroélectrique, le soleil et le vent. Que faut-il de plus pour nous convaincre que ce continent a tout pour être le conti-

ment du XXI^e siècle ? Peut-être le fait que 100 % des Africains sont multilingues dès leur naissance ?

Enfin, il y a en Afrique une culture unique du « vivre ensemble ». Cet « actif sociétal et culturel » sera déterminant dans un monde en quête de sens qui cherche une nouvelle voie pour son « vivre ensemble ». Lorsque l'on prend le temps de bien regarder et de comprendre les sociétés africaines, il y a des ferments de « vivre ensemble » extrêmement forts. Et nous avons probablement beaucoup à apprendre en ce domaine.

« Les artistes africains sont présentés dans toutes les grandes foires mondiales »

Racontez-nous l'histoire de votre incroyable collection d'art africain contemporain. Une collection de plus de 5 000 œuvres à ce jour...

Nous n'avons pas cherché à créer une collection et nos acquisitions sont toujours des choix du cœur. Nous avons des amis artistes africains qui nous ont fait découvrir leurs œuvres, c'est ainsi que nous avons réalisé nos premiers achats. Au cours de nos nombreux voyages sur place, nous avons appris à connaître bon nombre d'entre eux. Lors de nos visites dans les foires d'art contemporain, dès qu'une œuvre attire mon regard de loin, c'est quasi systématiquement un artiste contemporain africain ! Au début, nous avons acheté des œuvres d'artistes que nous connaissions, puis d'autres qui nous étaient encore inconnus. Nous avons vite passé le seuil des 100 œuvres d'art. Au bout de 500 pièces nous nous demandions où nous les avions mises... Et puis, lorsque nous avons dépassé les 1 000, nous ne savions plus exactement ce que nous détenions car nous n'avions pas réalisé d'inventaire. Puis vinrent les seuils des 2 000, 3 000...

Quelle collection impressionnante, unique !

Oui, il faut une équipe qui fonctionne comme une véritable petite PME pour pouvoir gérer la conservation



Athi-Patra Ruga (Afrique du Sud), *Approved Model of the New Azania*, 2014, Courtesy Collection Gervanne & Matthias Leridon



Pascale Marthine Tayou (Cameroun), *Chalks and Pins U*, 2012, Craies et épingles, Courtesy Collection Gervanne et Matthias Leridon

et la politique de prêts de nos oeuvres. Car nous sommes donnés comme principe de ne jamais refuser une demande d'exposition. Bien sûr, détenir une telle collection nous donne une responsabilité. Ces créations sont une partie, même minime, d'un patrimoine artistique continental (nous collectionnons tous les artistes africains). Même si notre collection est uniquement guidée par notre passion, elle est devenue un témoignage de la création africaine contemporaine et elle comporte de nombreuses icônes de la création des 50 dernières années. La passion c'est faire le choix de l'arbitraire dans l'émotion. Si une œuvre majeure pour l'histoire de l'art contemporain africain nous est proposée et qu'elle ne nous plait pas, nous ne l'achèterons pas.

C'est votre intuition qui guide vos choix...

Absolument, c'est une vraie collection privée qui reflète ce que nous sommes, ce que nous aimons, ou... pas ! D'autres collections ont pu être réalisées avec des démarches très différentes de la nôtre avec une stratégie plus systématique et plus organisée. Ces collections sont davantage à vocation universaliste alors que la nôtre est avant tout une « expression du cœur ». Et c'est une vraie richesse de voir co-exister toutes ces collections à l'esprit différent.

Vous considérez que l'art est un formidable effet de levier pour développer des projets...

Depuis très longtemps, nous avons une conviction très forte : l'acte de création artistique a une capacité d'effet de levier qu'aucune autre activité humaine ne possède. Depuis 25 ans, nous soutenons des initiatives de développements économiques, associatifs, éducatifs, etc. Parallèlement, il y avait notre passion pour l'art contemporain. Et puis un jour, il y a 12 ans, nous nous sommes dit qu'il fallait organiser toutes nos actions ? Nous avons alors « combiné les deux » en créant African Artists for Development (AAD). Notre « bras armé » pour participer à la construction de l'avenir du continent. AAD rassemble aujourd'hui tous nos soutiens et toutes nos idées en matière de développement en intégrant à chaque fois le « pouvoir de la création ». Et nous

sommes à chaque programme surpris de l'incroyable engagement des artistes pour l'avenir de leur Afrique.

Quels conseils pour ceux et celles qui voudraient s'intéresser à l'art contemporain africain ? Comment s'y prendre ?

Il suffit d'aller en Afrique et de demander à rencontrer des artistes. Il faut combattre ceux qui disent qu'il est compliqué de rencontrer les artistes africains dans leurs pays. C'est faux. Il est beaucoup plus facile de rencontrer des artistes africains chez eux grâce à cette fabuleuse culture du « vivre ensemble » plutôt que de le faire à Los Angeles ou à Shanghai par exemple... C'est même plus facile parfois que de rencontrer un artiste français. Dès que vous êtes sur place une « chaîne artistique » se met en place : les artistes africains vous font rencontrer d'autres artistes, et ainsi de suite. Il y a une fierté du partage chez les Africains même s'il existe toujours une compétition entre artistes. Mais l'esprit communautaire est bien plus fort que tout : ce sont très souvent les talents africains d'aujourd'hui qui nous orientent vers les talents africains de demain ! Ce que feront plus difficilement des artistes français ou américains.

Les artistes africains sont aussi visibles dans les foires ?

Bien sûr, les artistes africains sont présentés dans toutes les grandes foires mondiales d'art contemporain (Art Basel, Fiac, Frieze...) et pas seulement celles spécialisées sur l'art contemporain africain (comme l'excellente foire 1-54 présente à Londres, à New York et à Marrakech). Il faut enfin regarder du côté des maisons de vente aux enchères qui intègrent partout dans le monde des œuvres d'artistes africains. Celui qui dit qu'il ne peut pas avoir de contact avec l'art contemporain africain, a simplement décidé de ne pas en avoir avec l'art contemporain tout court ! Quiconque s'intéresse aux grands lieux d'art contemporain sera inévitablement exposé à la création contemporaine africaine. Il n'est plus possible de passer à côté et cela le sera encore moins demain. C'est un tsunami contre lequel personne ne pourra rien et personne ne pourra verrouiller ce marché. ■